

IV

—J'ai faim !

Ces mots étaient prononcés, murmurés, plutôt par un misérable, qui, bientôt, allait, évidemment, passer à l'état de cadavre.

Décharné, squelettique, il était tombé sur les deux genoux le long de la route qui va de Paekos, une triste petite ville, au bourg de Yalta.

En ce printemps embaumé, malgré la température très douce, le soleil radieux, il traînait et crevait la misère.

Oui ! Il avait laissé de mauvais souvenirs, il avait été, dans le temps, bien dur au pauvre monde. Et les petits ne pardonnent jamais.

De moins en moins on lui donnait ; on le renvoyait, on le chassait ; bien heureux encore quand les eaux sales et les coups de bâton ne pleuvaient pas sur sa maigre échine, alors que, les entrailles tirillées par les implacables morsures de la faim, il tendait la main à une porte.

Or, ce jour-là, il n'avait rien reçu. Partout on lui avait refusé.

Et il s'en allait, où ? Il ne savait... Droit devant... Comme les déments et les désespérés, jusqu'à ce que, face en terre, il tombât.

Des êtres extérieurs, des choses ambiantes, non, vraiment, il n'avait plus conscience,

Il ne savait plus rien ! Si ce n'est qu'il souffrait, qu'il souffrait encore, horriblement !

Et voilà pourquoi claquait sa vieille mâchoire et qu'entre les brèches de ses dents noires passait un sifflement, un râle :

—J'ai faim ! J'ai bien faim !

Et, en pleine forêt, sur la route de Yalta à Lekno, il s'était donc laissé choir, sa dernière étape, sans doute.

La nuit, cette vieille chair appellerait certainement les loups, et ils se disputeraient cette pauvre carcasse, ces vieux os durcis par les privations et la misère.

Mais la vie était chevillée dans le corps du dément.

Et, plus fort que les précédentes fois, il gémit :

—J'ai faim ! Oh ! bien faim !

La nuit venait. Une ombre très douce estompait déjà les cimes de la forêt.

Des ramiers roucoulaient dans les branches. Un chevreuil avait bramé, appelant sa chevrette, et un être humain se trouvait là, dans le fossé, au milieu des ronces, commençant à râler son agonie !

—Oh ! J'ai bien faim !

—Il y a un homme là ! fit en français une voix jeune et bien timbrée.

—Satané animal, répondit aussitôt à mi-voix dans le même idiome, un organe énergique et violent. Tu sais pourtant bien que tu es muet, et que tu ne dois pas te permettre de desserrer les dents... C'est cependant bien entendu : si tu ne peux pas jouer ton rôle, tu n'as qu'à prendre le train à la première station et à me laisser tout seul !

Ce monitoire eut le don de complètement fermer la bouche au pseudo-muet, lequel, au moyen d'une pantomime vive et animée, désigna à son compagnon l'endroit d'où partaient les gémissements du pauvre Hermann Pluck.

Les deux hommes qui suivaient à cette heure la grande ligne de la forêt conduisant du bourg de Yalta à Lekno étaient jeunes et bien découplés.

Ils portaient le costume d'ouvriers, veston de velours, pantalon de la même étoffe s'engouffrant en de courtes bottes.

Sur l'épaule, des outils de mineurs, une bêche, une pioche ou pic pointu, en plus une musette de toile pour serrer les provisions.

Des chapeaux de feutre rabattus complétaient leur ajustement, et de dessous les bords de ces couvre-chefs s'échappaient de longues mèches de cheveux et aussi des barbes serrées et touffues.

Celui des deux ouvriers qui avait, sur un ton de maître, ordonné à son compagnon de se taire, s'était avancé sur le bord du fossé et venait d'apercevoir le corps du mendiant.

Instinctivement, celui-ci répéta encore une fois :

—J'ai faim ! J'ai bien faim !

Et il ajouta se parlant à lui-même :

—Il va donc falloir mourir !

—*Hoffnung!* Courage, espoir ! Il ne s'agit pas de mourir, mon pauvre vieux, mais de vivre.

Puis se baissant et relevant la tête du moribond en portant à ses lèvres racornies et exsangues le goulot d'une gourde de cuir.

—Allons ! Avalons d'abord cette lampée de schnaps et puis ensuite nous verrons si nous pouvons tordre quelque chose de substantiel.

La goulée d'alcool fut d'un subit effet. La chaleur du liquide galvanisa aussitôt cette loque humaine, et un flot de sang pointa aux pommettes hâlées du vieillard.

—J'ai faim ! répéta-t-il encore d'une voix plus forte. Oh ! j'ai bien faim !

L'ouvrier sortit alors de sa musette un quignon de pain, du saucisson, une autre gourde plus volumineuse, contenant un vin jaune

et doré comme du vin de Molsheim, et il offrit ses provisions au malheureux fou, en lui disant d'une voix cordiale, partant du cœur :

—Allons ! mon brave vieux, mange, bois, et quand il n'y en aura plus, il s'en trouvera encore !

Ce fut pitié, ce lamentable spectacle !

Hermann Pluck, malgré son préalable gargarisme de schnaps, éprouva d'abord de la peine, tant était rétréci son œsophage. Mais une fois en route, il se rua littéralement sur les aliments offerts à sa voracité.

Et il engouffrait les tranches de saucisson, de pain, avec des grognements de porc en joie. Oui ! C'était pitié que ce ravalement d'une créature du Bon Dieu !

Aussi l'ouvrier, réellement ému, dit-il à son compagnon :

—Je crois bien qu'il était temps.

Une série de mouvement de tête du muet répondit affirmativement à cette constatation.

Hermann Pluck se remettait. Le fou revenait à la vie, et de très loin. Et la vigueur que lui procurait immédiatement la nourriture prouvait bien qu'il n'avait nullement l'envie de se laisser mourir.

—Encore ! demanda-t-il, quand il eut fini d'engouffrer la charcuterie, le quignon, vidé la gourde.

Son sauveur eut recours à l'autre musette et en sortit un second en cas, en tous points semblable au premier.

Le vieux mendiant lui fit un pareil sort.

Alors, après une dernière accolade au schnaps, essayant d'un double revors de main ses blanches moustaches humides, il s'arrêta et se mit à souffler.

Hochant la tête, les yeux mi-clos, savourant sa repue, d'un air amer il grogna :

—J'en ai eu, pourtant de l'argent ! Et beaucoup ! Et beaucoup ! Et encore ! Et on m'a tout pris ! Tout ! Et ! Pô ! Un pauvre fou ! Je suis ! Rien autre chose !

Puis un éclair de haine illumina ses yeux vitreux :

—Oui ! Je suis fou ! Mais ! Il y en a d'autres !

—Et qui est-ce qui est donc fou encore ?

Le vieux lança à l'ouvrier un regard méfiant.

—Faut pas le dire ! Non ! Il me fait chasser encore ! Parce que... Il est si tellement méchant !

—Qui est méchant ?

—Lui ! Moi aussi ! Peut-être ! J'ai été méchant ! Mais plus maintenant ! Oh ! non ! Plus maintenant !

—Mais qui est méchant ?

—Un autre ! Un autre fou ! répliqua le malheureux dément en haussant les épaules. Je ne dirai pas... Je ne dirai rien !

La nuit tombait, car le vieux avait mis longtemps à se repaître, mais il n'était pas venu à l'idée de celui qui lui rendait l'existence, de l'arrêter dans son repas, ou de l'obliger à se presser.

Maintenant, Hermann Pluck tirait de sa poche une courte pipe noire et regardait sa vacuité avec une évidente tristesse.

Et il faisait mine de fouiller dans ses poches, à travers ses loques, pour y découvrir une blague absente.

—Plus rien ! murmura-t-il alors. Plus rien du tout... Triste !

L'ouvrier lui tendit alors sa blague, toute pleine d'un tabac soyeux et doré, et le vieux se précipita dessus comme il s'était jeté sur les victuailles.

Il battit le briquet, s'entourant d'un épais nuage d'odorante fumée et grogna encore :

—Bon ! vous !

Ses yeux clairs se reportaient à tout instant sur l'étranger, comme s'il eût voulu soumettre son pauvre cerveau détraqué à un effort de mémoire.

À la fin ses paupières battirent aux champs, et à diverses reprises il répéta avec un satisfait hochement de tête :

—Bon ! vous ! Bon ! déjà !... Me souvenir !... Donné... Où ça donc ?... Une pièce... belle pièce... belle pièce... Retzow !... Ah ! ah ! ah ! Oui ! oui ! Retzow !... Schoner herr !... Trompes pas !... Bien le même !... Beaucoup de barbe !... Des cheveux longs !... Mais bien le même !... Schoner herr !...

—Tu te trompes, mon brave... Je ne suis jamais venu dans le pays.

Hermann Pluck eut une expressive grimace, en homme sûr de son fait et qui trouve bien inutile de discuter.

Et tendant sa pipe une seconde fois, il se borna à dire :

—Tabac !... Schoner herr, bon tabac !

—Que le diable t'emporte ! maugréa l'ouvrier.

Mais ce mouvement de méchante humeur se dissipa bien vite et il tendit sa blague au vieux mendiant en lui recommandant :

—Si tu m'appelles encore *Schoner herr*, tu n'auras plus de tabac, de pain, de schnaps, tu n'auras plus rien. As-tu compris... Je ne suis point un monsieur... je suis un ouvrier... un mineur.

Un grognement fut la seule réponse, mais il était évident qu'Hermann Pluck n'ajoutait aucune foi à cette affirmation.